

Colas Duflo

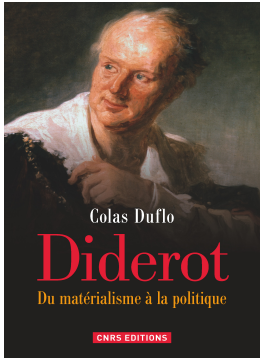
# Diderot

Du matérialisme à la politique

**CNRS EDITIONS**

Extrait de la publication

## Présentation de l'éditeur :



L'œuvre de Diderot se présente comme un tout paradoxalement inachevé, ouvert et changeant. C'est à cet univers d'une pensée gambadant de préoccupations métaphysiques au commentaire de l'actualité politique, entre romans, dialogues, articles, réfutations, correspondances, que nous introduit Colas Duflo. Le Diderot en mouvement, philosophe autant qu'écrivain, penseur par fictions autant que par concepts, promoteur de la diffusion publique des vérités et expert en jeux avec la censure, revit ici en pleine lumière.

Rétive à tout système, sa pensée offre une cohérence subtile. Matérialisme, moi multiple, critique de l'illusion de la liberté : tels sont quelques-uns des points forts qui traversent toute l'œuvre. Comme le lecteur actif auquel s'adresse Diderot, Colas Duflo relie tous les éléments éclatés, de la philosophie à l'anthropologie, de la philosophie politique à la méditation sur la civilisation, et révèle une œuvre d'une rare et saisissante présence, d'une exubérante liberté.

Colas Duflo, professeur à l'université de Paris Ouest Nanterre La Défense, a édité de nombreuses œuvres de Diderot. Il est notamment l'auteur de *Diderot Philosophe* (2003) et des *Aventures de Sophie. La philosophie dans le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle* (2013).

# Diderot



Colas DUFLO

**Diderot**  
**Du matérialisme**  
**à la politique**

**CNRS ÉDITIONS**  
15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2013  
ISBN : 978-2-271-07931-2

Merci à Jean-Claude Bourdin  
et à Luc Ruiz pour leurs relectures,  
leurs conseils, et leur amitié.





# Sommaire

<b>Introduction : Cohérence de Diderot</b> .....	9
Une décision de lecture – Quelle cohérence ? – Une cohérence sans système	

## **Première partie : Fondements matérialistes**

<b>Chapitre premier : La dynamique matérielle</b> .....	25
La dynamique matérielle – Qu'appelle-t-on âme ? – Pour en finir avec la liberté de la volonté	

<b>Chapitre II : Le moi-multiple : fondements physiologiques, conséquences anthropologiques</b> .....	43
De la figure automate au clavecin sensible – La persistance du multiple – L'animal comme rapport	

<b>Chapitre III : De la physiologie à l'anthropologie : l'apport des médecins</b> .....	61
Diderot et Ménuret de Chambaud – Penser le vivant – Penser la pratique	

<b>Chapitre IV : Diderot, critique de la notion de volonté</b> ....	87
Un mot vide de sens – La volonté comme effet – « Vous avez agi ; mais vous n'avez pas voulu »	

## **Deuxième partie : La politique *in situ***

<b>Chapitre V : L'ontologie des Otaïtiens : matérialisme, politique et langage</b> .....	103
--	-----

Différence des langues, différence des mœurs – Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots ? – Le détour fictionnel

<b>Chapitre VI : Philosopher dans l'Histoire des deux Indes</b> .....	119
Une histoire philosophique – Le travail du philosophe	

<b>Chapitre VII : Un moment utopique dans l'Histoire des deux Indes</b> .....	135
Sources – « Le philosophe transporté dans le Bisnapore » – Une fiction philosophique	

**Troisième partie :  
Le sens des Lumières**

<b>Chapitre VIII : L'Encyclopédie et la publicité des Lumières</b> .....	155
Un flambeau chez les hiboux – Construire un feu – Le principe du crible	

<b>Chapitre IX : Censure et clandestinité</b> .....	173
Les paradoxes de la censure – L'exhibition de la censure – D'un bon usage de la censure	

<b>Chapitre X : La statue du bon despote</b> .....	189
L'image disputée de Pierre le Grand – Ambivalences du grand homme – Le bon despote est-il mauvais ?	

<b>Chapitre XI : Peut-on lire en philosophe sa propre actualité politique ?</b> .....	203
L'héritage de Montesquieu – Interpréter le moment présent – Despotisme et liberté politique	

<b>Éléments bibliographiques</b> .....	227
--	-----

# Introduction

## *Cohérence de Diderot*

Une question divise les spécialistes des Lumières : la pensée de Diderot est-elle cohérente ? L'image a longtemps prévalu d'un génial brouillon, aux intuitions fulgurantes et à l'improvisation facile, grand bavard désordonné empruntant ici et là sa matière, réagissant différemment selon les moments. L'œuvre était comme une mine dans laquelle on pouvait puiser quelques pépites sans trop se soucier de la manière dont elles se lient avec le reste. Les textes échappaient par leurs effets aux intentions de leur auteur – ce qui donnait accessoirement à l'interprète une grande marge de liberté, lui évitait d'avoir à faire l'effort de mettre en relation les écrits les uns avec les autres, et lui conférait par surcroît la certitude gratifiante d'être légèrement supérieur à l'œuvre puisqu'il était à même d'en dire les significations qui auraient échappé à l'auteur. Puis une meilleure connaissance de l'ensemble des écrits, une plus grande compréhension des différents contextes de publication et un réel travail sur la pensée de Diderot, sur ses modes d'argumentation et son inscription dans son temps ont permis de faire émerger l'image d'un philosophe à part entière, d'en décrire les intérêts, les thèses, la position spécifique, d'en identifier pour partie les sources et les inspirations. On considère alors une pensée, qui connaît des évolutions auxquelles il faut être attentif, qui s'énonce différemment selon le lieu de publication (ou plutôt, très souvent, de non-publication) et selon les destinataires, mais qui a bien, sous une forme qui doit être décrite dans sa spécificité, une cohérence. Une des missions de l'interprète est alors de comprendre comment les divers éléments du corpus diderotien s'agencent entre eux.

Une telle question semble bien porter sur l'objet étudié : il suffirait d'aller consulter les textes pour savoir quelle hypothèse se défend le mieux et, une fois que nous aurions lu et étudié tout Diderot, nous saurions à quoi nous en tenir. À supposer qu'une telle tâche soit réalisable, les choses sont pourtant loin d'être aussi simples. Car la complexité de l'affaire est ici évidemment que la position explicitement ou implicitement adoptée détermine l'interprétation de l'œuvre – laquelle n'existe pas indépendamment de la lecture qu'on en fait. Nous aimerions ici préciser quel intérêt nous trouvons à privilégier l'hypothèse d'une cohérence de Diderot, de quelle manière nous entendons cette cohérence, et comment elle trouve son expression spécifique.

## Une décision de lecture

La recherche d'une cohérence est en premier lieu une décision de lecture qui procède d'une forme d'humilité de l'interprète. Celui-ci présuppose que l'auteur sait ce qu'il fait et que, lorsqu'il constate une difficulté ou une apparente contradiction, il convient d'emblée de chercher dans quelle mesure elles peuvent s'éclairer par une meilleure étude du texte, de sa visée, de ses procédés d'argumentation ou de son organisation, mais aussi en le replaçant dans son contexte d'écriture ou de publication. Prendre l'auteur au sérieux, c'est d'abord lui faire crédit. Bien lire, c'est considérer les problèmes *de* lecture non comme des défaillances du texte mais comme des problèmes posés à la lecture, qui doivent donner lieu à un travail d'interprétation cherchant à donner sens à telle ou telle difficulté, lequel doit être compatible avec un dessein délibéré et autant que possible formulé de manière explicite par l'auteur.

Nous postulons qu'on a moins de chances de se tromper sur le sens d'un texte en supposant que son auteur sait ce qu'il dit et ce qu'il fait qu'en pensant que c'est à l'interprète d'inventer une signification qui, dans sa profondeur insondable, échappe à son auteur. Mais, même si on met entre parenthèses la question de la vérité, il nous semble

## Introduction

surtout que le postulat de la cohérence donne lieu à des lectures plus intéressantes et plus riches. On ne donnera ici qu'un exemple, qui est peut-être l'inadvertance la plus souvent citée de Diderot.

Dans *La Religieuse*, Suzanne raconte qu'elle a reçu, au couvent, une lettre écrite par sa mère sur son lit de mort, laquelle se plaint d'être entourée des deux sœurs de Suzanne qui attendent impatiemment son décès pour s'emparer de tous ses effets :

Elles ont soupçonné, je ne sais comment, que je pouvais avoir quelque argent caché entre mes matelas ; il n'y a rien qu'elles n'aient mis en œuvre pour me faire lever et elles y ont réussi ; mais heureusement mon dépositaire était venu la veille et je lui avais remis ce petit paquet avec cette lettre qu'il a écrite sous ma dictée<sup>1</sup>.

La lettre est donc censée avoir été dictée et envoyée avant que les événements dont elle témoigne se soient produits. L'incohérence du passage fait rire tous les lecteurs attentifs depuis plus de deux siècles et n'a pas peu contribué à entretenir l'image d'un Diderot improvisateur inattentif à son propre texte, emporté par sa fureur créatrice et son goût pour le pathétique. Soulignant cette maladresse, le commentateur a de surcroît le plaisir d'éprouver une forme de condescendance amusée pour cet incorrigible Diderot. Laurent Versini, dans son édition de *La Religieuse*, est assez représentatif d'un état de la critique lorsqu'il insiste sur les multiples invraisemblances et maladresses du roman et souligne que « Diderot manie assez mal le genre épistolaire<sup>2</sup> », qu'il confond les temporalités, bâcle le dénouement, bref, que la tentative de produire une tranche de vie pathétique à la manière de Richardson n'est pas totalement aboutie. Il commente le passage qui nous intéresse ainsi : « Célèbre inconséquence de Diderot : la lettre de Mme Simonin ne peut pas avoir été emportée l'avant-veille, avant d'avoir été achevée<sup>3</sup> ». Et

---

1. Diderot, *La Religieuse*, éd. Florence Lotterie, Paris, GF-Flammarion, 2009, p. 49-50.

2. Diderot, *La Religieuse*, in *Œuvres* t. II, éd. Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 274 (désormais *Œ*, II, 274).

3. *Ibid.*, p. 302.

il est fort possible qu'il y ait là, en effet, une faute d'inattention de la part de l'auteur – ce qui en soi n'est pas très intéressant. Que se passe-t-il si on inverse la perspective et qu'on suppose par méthode que le texte, tel qu'il est, est de bout en bout délibéré ? Est-ce possible ? Est-ce « rentable » en termes interprétatifs ?

On notera d'abord que ce texte est loin d'être le simple résultat d'une improvisation. Quelle que soit sa première rédaction, on sait qu'il a été remis en chantier et travaillé avec soin, à plusieurs reprises, sur une période qui s'étend de 1760 à 1782. Il a de surcroît circulé dans un petit cercle d'amis choisis avant sa diffusion dans la *Correspondance littéraire*, il a été recopié avec attention par Diderot lui-même, par son copiste de confiance Girbal, par d'autres... Comment penser que tous ces personnages, qui savent lire un texte avec un redoutable sens critique, Diderot et Grimm les premiers, n'aient pas remarqué cette inadvertance ? N'est-il pas plus vraisemblable de penser que, si elle se trouve dans l'œuvre achevée, c'est que Diderot a choisi de l'y mettre, ou à la rigueur, l'y ayant mise, de la maintenir ?

Si tel est le cas, s'il s'agit bien d'une démarche consciente de l'auteur, il faut en comprendre le sens. Le contexte d'élaboration est ici éclairant. *La Religieuse* est en effet, comme on le sait par sa « préface-annexe », le résultat d'une mystification. Dès son origine, le texte relève d'une forme de persiflage et doit être lu à un double niveau : s'il s'agit d'attendrir et d'alarmer le marquis de Croixmare en lui faisant croire qu'une malheureuse religieuse échappée de son couvent sollicite son aide, il s'agit aussi et dans le même temps de faire rire les conjurés qui lisent ces pages en étant au courant de la machination. L'auteur doit donc multiplier des signes de connivence (notamment en en faisant constamment un peu trop) qui dénoncent, pour ceux qui savent déjà, la plaisanterie mystificatrice. Lorsque la copie mise au net par Girbal, longtemps après, inclut la « préface-annexe » (paradoxalement mais logiquement placée à la fin) qui raconte la mystification originale, elle permet au lecteur futur, à qui s'adresse désormais le texte, cette double lecture : une première lecture pathétique et une deuxième lecture, éclairée par cette post-face, qui peut rire en même temps des opérations de la fiction et de

## Introduction

tous les signes par lesquelles elle s'adresse au lecteur prévenu pour lui rappeler sa nature mystifiante. Si Diderot choisit d'intégrer la préface-annexe à l'œuvre, c'est bien pour que le lecteur puisse dans un deuxième temps se placer non pas du point de vue de la victime de la manipulation auctoriale, mais dans une complicité ironique qui implique une lecture réflexive et non plus confiante, attentive aux signes de la tromperie. Comme le dit Christophe Martin : « La préface-annexe implique un jeu de réflexion métafictionnelle qui associe à la mystification une interrogation démystificatrice sur le fonctionnement de l'illusion<sup>4</sup>. »

Ainsi la plus célèbre des « inconséquences » de Diderot fait bien rire celui qui lit ou qui relit attentivement. Mais n'est-il pas plus vraisemblable de penser que c'est à dessein, de propos délibéré de la part de l'auteur, de même que les multiples incohérences d'un texte qui les multiplie ? Il devient alors intéressant de se demander pour quelle raison Diderot fait ce choix, et précisément dans un des endroits les plus pathétiques du roman : l'agonie de la mère, racontée par elle-même, entourée de ses filles ingrates et pressées de la voir disparaître. L'une des réponses possibles est précisément que Diderot n'a jamais voulu faire un roman seulement pathétique. Il n'aime pas la fiction qui trompe son lecteur et il méprise, comme d'autres romanciers philosophes de son temps, un romanesque qui ne viserait qu'à l'illusion et à l'émotion. Les textes de Diderot exigent un lecteur philosophe, qu'il faut constamment tenir en éveil pour éviter qu'il ne tombe dans la passivité du sentiment.

Si, dans un premier temps il y a une mystification, ce qui suppose autant une victime qui doit s'émouvoir des malheurs de Suzanne que des complices, auxquels le texte s'adresse également et qu'il vise aussi à faire rire, dans un deuxième temps l'œuvre acquiert un statut autonome et peut être lue hors du cercle des initiés en intégrant un dispositif qui contraint à une double lecture. L'effet philosophique de la satire des couvents suppose tout autant un lecteur qui compatit qu'un lecteur qui pense et qui doit rester vigilant devant l'illusion

---

4. Christophe Martin, *Diderot, La Religieuse*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2010, p. 22.

romanesque : le démontage de la fiction opéré par la « préface annexe » est également interne au texte, comme le signalent tant les problèmes du récit (l'impossible innocence de Suzanne au moment où elle écrit) que les discours explicitement philosophiques tenus en différents endroits d'un texte où ils détonnent.

## Quelle cohérence ?

On voit bien les deux interprétations auxquelles mènent les différents postulats méthodologiques. Soit on présuppose que Diderot est incohérent ; on lit alors les « incohérences » comme des faiblesses et autant de signes qu'il improvise en rédigeant (en dépit d'ailleurs de données factuelles sur le travail du texte qui invalident l'idée même d'improvisation) et qu'il maîtrise mal le genre auquel il s'attaque : il s'agit d'une interprétation qui en fait n'enrichit qu'assez peu notre lecture de l'œuvre. Soit on tente de donner du sens à tous les « bougés » du texte, et on les interprète comme autant de signes d'une visée, d'une exigence critique et d'une complicité ludique à l'égard de son lecteur, par-delà la sensibilité et l'émotion qu'il vise aussi à produire. En l'interprétant ainsi, on découvre non seulement une cohérence profonde de *La Religieuse*, mais on peut également relier ce roman au reste de l'œuvre de Diderot, et particulièrement à *Jacques le fataliste*, où la même exigence d'un lecteur philosophe et la même méfiance à l'égard d'un romanesque qui rend son lecteur passif s'exprime par d'autres moyens narratifs<sup>5</sup>.

Le parti pris méthodologique d'une interprétation « cohérentiste » de Diderot se trouve ainsi conforté lorsque le travail pour identifier une cohérence interne à chaque texte (les textes tiennent) permet de découvrir des liens à d'autres textes qui manifestent une cohérence externe avec l'ensemble de l'œuvre, et inversement. Il faut comprendre les démarches, lier les problématiques, situer les éléments :

---

5. Voir Colas Duflo, « Philosophie narrative (II) : *Jacques le fataliste*, l'antroman dont vous êtes le héros », in *Les Aventures de Sophie. La philosophie dans le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2013, chap. 12, p. 253-269.



## Introduction

ce qui présuppose en effet, contre l'image d'un Diderot brouillon qui n'aurait même pas d'œuvre mais seulement des fulgurances, des emprunts et des réactions momentanées, l'idée d'une œuvre diderotienne, même si les contours en sont parfois difficiles à cerner<sup>6</sup>.

Car la question posée à l'interprète qui adopte le postulat « cohérentiste » chez Diderot est bien celle de la visibilité de la cohérence : à l'inverse d'un auteur qui aurait passé sa carrière à écrire et à réécrire le même grand traité sous divers titres, l'œuvre de Diderot est éclatée, destinée à divers lieux et à divers modes de circulation. Les formes qu'elle adopte sont variées, et ne se présentent jamais comme système organisé, mais jouent de l'éparpillement, de la fragmentation, du détachement plutôt que du continu<sup>7</sup>.

Les articles pour l'*Encyclopédie* sont à cet égard un exemple particulièrement significatif et un modèle de fonctionnement dans le rapport au lecteur. Chacun répond à une sollicitation précise : il faut, en son lieu contingent dicté par l'ordre alphabétique, définir tel ou tel mot et déployer ce que l'encyclopédiste peut en dire. C'est donc le règne de l'éclatement et, s'il y a bien un « système figuré des connaissances humaines » livré au début de l'ouvrage avec le Discours préliminaire et rappelé en tête des articles, force est de constater qu'il se tient dans un horizon lointain et idéal, et qu'on peut fortement douter que tous les morceaux livrés en kit puissent se recoller à la fin de manière ordonnée, même avec ce plan de montage initial.

Pourtant, précisément dans l'article ENCYCLOPÉDIE, Diderot développe une théorie du lien : c'est au lecteur de faire le travail de rapprochement des articles entre eux, aidé en cela par les renvois, mais surtout par sa propre intelligence. L'atomisation des articles est une façon de rendre inoffensif au regard de la censure ce que

---

6. Annie Ibrahim évoque « la cohérence contradictoire de l'unité de la philosophie de Diderot » et « l'idée d'un tout paradoxalement inachevé, ouvert et changeant ». Voir Annie Ibrahim, *Diderot*, Paris, Vrin, 2010, p. 13.

7. Jean-Claude Bonnet cite une belle remarque de Louis-Sébastien Mercier à propos de Diderot : « Il ne se vantait pas de savoir faire un livre, mais bien d'écrire des pages » (*Diderot. Promenades dans l'œuvre*, Paris, LGF, « Livre de Poche classiques », 2012, p. 9).

les rapprochements rendraient intolérable. Diderot livre lui-même explicitement ce mode d'emploi, les adversaires de l'*Encyclopédie* comme Chaumeix ont bien compris ce fonctionnement, et les commentateurs les plus avisés, comme Jacques Proust<sup>8</sup> ou Marie Leca-Tsiomis<sup>9</sup> ont bien montré, signalant des chaînes d'articles ou des constellations de petits morceaux à réunir, que le texte ne prenait toute son efficacité subversive que sur la base d'un travail conscient de mise en rapport des différents éléments entre eux. Le texte fait appel à la faculté de faire des liens du lecteur, ce qui suppose en retour que ce dernier doit postuler cette cohérence d'une intention pour donner à ce qu'il lit toute sa force.

Ce qui vaut pour l'*Encyclopédie* vaut, *mutatis mutandis*, pour le reste de l'œuvre. Maintenir l'image d'un Diderot sans cohérence est aussi une façon, prudente en un sens, de désamorcer les effets de cette pensée et de la rendre inoffensive : Diderot ne sait pas vraiment ce qu'il dit, au fond c'est un humaniste, un homme si sympathique ne peut pas nier la liberté humaine, etc. L'image d'un auteur qui ne contrôle pas les significations de ses propres textes, gratifiante pour le commentateur qui se trouve en position de dire, lui, la vérité de l'œuvre, est aussi et peut-être surtout rassurante. Elle évite de prendre au sérieux le caractère encore dérangeant d'une pensée qui affirme qu'il n'y a pas de liberté humaine, pas d'ordre et de sens préconstruit dans la nature, pas d'âme spirituelle – dérangeant mais, c'est le pari de Diderot comme celui de Lucrèce, profondément thérapeutique.

## Une cohérence sans système

La difficulté, qui n'est pas étrangère à la dimension déstabilisante de l'œuvre diderotienne, est que cohérence ne veut pas dire système, du moins pas au sens où l'on entendait le mot « système »

---

8. Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1962.

9. Marie Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999.

## Introduction

au XVIII<sup>e</sup> siècle : ensemble articulé déductivement de thèses fondées sur des vérités premières. Il y a chez Diderot un travail constant, à l'inverse, pour réaffirmer le statut hypothétique des énoncés métaphysiques fondamentaux et une lutte méthodique pour éviter de les transformer subrepticement en vérités premières. La manière dont est défendue l'idée cruciale de sensibilité de la matière, tant dans le *Rêve de d'Alembert* que dans la *Réfutation d'Helvétius* est ici exemplaire : Diderot en énonce le caractère le plus vraisemblable pour une pensée de la nature, en montre les fruits en matière de connaissance et d'intelligibilité du monde et de nous-mêmes et, dans le même temps, maintient constamment qu'il s'agit d'une hypothèse qui tire toute sa force des difficultés dont elle nous débarrasse. Il s'agit bien d'un matérialisme méthodologique, ou par provision, en ce sens<sup>10</sup>, qui distingue la manière de philosopher de Diderot de celle de d'Holbach ou Helvétius.

C'est de ce point de vue sans doute qu'on peut interpréter l'usage du scepticisme chez Diderot. De nombreux textes comprennent une dimension sceptique, dans les arguments utilisés comme dans la mise en scène de la confrontation des opinions, ou dans l'annulation des idées les unes par les autres. Exemple est à cet égard la pirouette finale qui conclut la *Lettre sur les aveugles* :

Nous ne savons donc presque rien ? cependant combien d'écrits dont les auteurs ont tous prétendu savoir quelque chose ! je ne devine pas pourquoi le monde ne s'ennuie point de lire et de ne rien apprendre, à moins que ce ne soit par la même raison qu'il y a deux heures que j'ai l'honneur de vous entretenir, sans m'ennuyer et sans vous rien dire<sup>11</sup>.

Conclusion galante, certes, dans la tradition des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, mais il n'en reste pas moins qu'elle a littéralement pour effet d'annuler ce qui vient d'être dit comme un bavardage sans vérité. Pourtant, l'ensemble de ce qui

---

10. Voir Colas Duflo, *Diderot philosophe*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 187.

11. Diderot, *Lettre sur les aveugles*, éd. Marian Hobson et Simon Harvey, GF-Flammarion, 2000, p. 82.

précède cette conclusion – idées fortes sur la connaissance, solution au problème de Molyneux, énoncé clair d'une pensée matérialiste inspirée de Lucrèce comme de la science récente – subsiste tout de même, mais se trouve mis en quelque sorte entre parenthèses, dans une sorte de statut indécidable où les thèses ne sont ni invalidées, ni posées comme des vérités absolues. Il y a là quelque chose de révélateur de la recherche, par Diderot, d'un « plan de consistance » ou d'une « assiette », pour employer des formules de Jean-Claude Bourdin<sup>12</sup>, qui refuse l'alternative du dogmatisme et du scepticisme ou, en d'autres termes, qui utilise le scepticisme comme méthode pour éviter la réification dogmatique des hypothèses, et maintenir à sa philosophie un statut hypothétique – plan de cohérence de fait inconfortable, mais le seul où soit permis ce type très particulier d'activité philosophique que Diderot propose à son lecteur, qui passe par un questionnement permanent et un dialogue interne.

Exemplaire est à cet égard la manière dont Diderot réinvente, tout au long de sa carrière, le genre des *Pensées*, depuis les *Pensées philosophiques* jusqu'aux *Pensées détachées sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, en passant par les *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Les textes miment le travail de la pensée, son perpétuel mouvement :

Je laisserai les pensées se succéder sous ma plume, dans l'ordre même selon lequel les objets se sont offerts à ma réflexion, parce qu'elles n'en représenteront que mieux les mouvements et la marche de mon esprit<sup>13</sup>.

Il en fait un lieu de dialogue avec d'autres auteurs, dont il est souvent proche (Buffon et Maupertuis dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature*). Il pense « en marge<sup>14</sup> » de penseurs voisins ou, plus rarement, d'adversaires. Mais les autres auteurs lui servent

---

12. Voir notamment Jean-Claude Bourdin, *Diderot. Le matérialisme*, PUF, 1998.

13. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, éd. Colas Duflo, GF-Flammarion, 2005, p. 61.

14. Voir Franck Cabane, *L'Écriture en marge dans l'œuvre de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 2009.